

UNE MER, UNE TERRE

MAAYAN BEN HAGAI

UNE MER,
UNE TERRE

roman

Traduit de l'hébreu par
SYLVIE COHEN

PHÉBUS

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE L'INSTITUT
DE LA TRADUCTION ET DE LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUES,
ISRAËL ET DU DÉPARTEMENT DE LA CULTURE
DE L'AMBASSADE D'ISRAËL À PARIS.



« (...) et à chaque peuple selon sa langue » (Livre d'Esther, 1,22)

Titre original :

יַמ־וַיַּבַּחַח – *Yam VaYabacha*

© Maayan Ben Hagai

et Hakibbutz Hameuchad Publishing House.

Publié avec l'accord de l'Institut de la traduction et
de la littérature hébraïques.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-7529-0971-8

Une voix résonne dans la chambre voisine. Anna délaisse son livre et, d'un geste machinal, passe la main dans ses cheveux châtain déjà grisonnants qui tombent négligemment sur ses épaules, lui cachant à moitié le visage. Quand elle s'entend de nouveau appeler, elle pose son livre, chausse ses pantoufles, éclaire le couloir et pénètre dans la chambre obscure.

– Qu'est-ce que tu veux, maman ?

– Aide-moi à me retourner, je n'y arrive pas.

D'une main, Anna attrape les doigts décharnés de sa mère et, de l'autre, elle la prend par la taille et la fait basculer. La peau est si fine et diaphane qu'on peut presque voir au travers. Elle n'a plus une once de chair sur les os.

– Tu n'es pas allée au travail ?

– Il y a des heures que je suis rentrée. Il fait presque nuit. J'étais à côté. Veux-tu que je te fasse un peu la lecture ?

– Plus tard, j'aimerais dormir.

– J'allume la clim ?

– Non, il ne fait pas chaud.

Anna louche sur la pendule. Elle a largement le temps de préparer les médicaments. À cause de la chaleur, elle la douchera d'abord, décide-t-elle. Elle relève le store et ouvre

la fenêtre de la cuisine. Une brise légère s'engouffre. Après avoir allumé la lumière, elle s'installe un moment sur le balcon avant de retourner dans la chambre.

Claudia est allongée, les yeux grands ouverts. Elle ne dort pas.

– Debout, maman, on va se laver.

Anna retire le drap humide de sueur. Elle aurait quand même dû brancher la climatisation. Elle lui soutient le dos pour l'aider à se redresser, les pieds ballants dans le vide. Puis elle lui enfle ses mules en toile tout en examinant les orteils déformés, différemment à chaque pied. Elle lui coupera les ongles tout à l'heure, après la douche. Pas question d'oublier, sinon sa mère risquerait de se blesser. Un rien la fait saigner. Anna découvre du sang dans ses chaussons, un peu partout sur les draps. Elle panse chaque jour ses plaies, ce qui n'empêche pas Claudia de rouspéter.

– Retire-moi ce pansement, ça ne cicatrisera jamais.

– N'y touche pas, maman. C'est très bien comme ça. Autrement, ça va s'infecter. On l'enlèvera une fois que ce sera guéri.

Claudia tente quand même d'arracher les bandages, elle défait les nœuds, s'acharne à tirer dessus jusqu'à les réduire en charpie.

– Aide-moi, bougonne-t-elle encore.

– Donne-moi les mains. Allez, lève-toi.

Claudia se cramponne à sa fille. On dirait que ses paumes se sont élargies avec le temps, alors que le reste du corps s'est ratatiné. Les mains sont décharnées, les bras couverts de taches de vieillesse et d'escarres. Anna la soulève. Elle a l'impression que sa mère est sur le point de se disloquer, qu'une articulation pourrait se démettre à tout moment et que ses doigts osseux lui resteraient entre les mains. Elles se font face. Anna sent son pouls battre furieusement dans ses veines.

Elle la lâche le temps d'attraper le déambulateur.

– On y va.

Claudia perd l'équilibre.

– Attention ! glapit-elle d'une voix furieuse, effrayée.

– N'aie pas peur, je te tiens. Voilà ton déambulateur.

Sa mère étreint si fort le cadre métallique que ses phalanges blanchissent.

– L'autre pied maintenant, dit Anna en approchant l'appareil. Encore un peu et nous y sommes.

Sa mère avance à petits pas.

– Ralentis !

Anna s'empare de la vieille main et la pose sur la tige en acier vissée au mur.

– Ça y est, voilà la barre d'appui.

Face au carrelage blanc, Claudia agrippe la poignée à deux mains en ahanant.

– Je vais retirer les pansements, déclare Anna.

– De toute façon, je n'en veux pas. Ça me gêne et ça empêche les plaies de guérir.

– Tu as entendu le docteur Katz ? Il dit que c'est très efficace, au contraire.

Anna n'en peut plus et ce n'est que le début. Elle ôte délicatement les bandes blanches où adhèrent du sang séché et des croûtes enduites de pommade jaune. Elle se baisse pour retirer celles entourant ses mollets. Là, au moins, ça lui fera moins mal, pense-t-elle pour se déculpabiliser.

– Maintenant, on se déshabille, annonce-t-elle en débou-
tonnant hâtivement l'ample peignoir.

Elle le renifle avant de l'accrocher à la patère. Sa mère a énormément maigri. Elle flotte dans sa culotte trop grande qui tombe par terre lorsque Anna la fait glisser sur ses hanches.

– Soulève un pied, maman. Très bien. L'autre maintenant.

Claudia s'accroche à la barre fixée à la paroi.

– J'ouvre le robinet, tu es prête ?

Claudia ne quitte pas des yeux le sol carrelé.

– Pas trop chaud, Anna, tu entends ? Le docteur Katz a dit qu'il faut de l'eau tiède.

– Non, tu confonds. Il a parlé d'eau chaude.

– Oui, mais avec toi, c’est toujours bouillant. J’ai la peau à vif. Ça brûle.

Anna pose une main au creux des reins de sa mère. Un filet d’eau ruisselle sur la poitrine creuse, puis le long du corps avant de s’évacuer dans la bonde.

– Et là, ça va ?

Elle a la trouille de glisser, c’est pour cela qu’elle s’énervé, pense Anna en la savonnant avec douceur, les yeux rivés sur les grandes mains rougies à force de serrer la barre.

– C’est la bonne température, maman ? Tu ne vas pas tomber, ne t’inquiète pas.

Après quoi, Claudia avale ensuite ses médicaments qu’elle fait passer avec une gorgée de café. Elle veut retourner au lit. Anna en profite pour siroter une tasse de thé sur le balcon. La douche reste la seule activité physique de sa mère quand elle n’est pas couchée. Elle n’est plus capable de sortir. Faire quelques pas dans l’appartement est au-dessus de ses forces.

Dire qu’à peine quelques semaines plus tôt elles se promenaient encore.

– Viens, on va marcher un peu dehors, disait Claudia, avant d’ajouter : Il ne fait pas trop chaud ?

À leur dernière sortie, elle a exigé de porter sa robe bleue, suspendue dans l’armoire. Une fois habillée, elle s’est assise sur le lit. Anna a coiffé ses longs cheveux en chignon – c’était avant que Marcelle ne les coupe. Puis elle a étalé une touche de rouge sur ses lèvres exsangues.

– Attends, maman, ne bouge pas, j’ai débordé.

– Voyons, Anna, je vais avoir l’air d’un clown si tu ne t’appliques pas.

Anna a éclaté de rire en lui présentant le miroir.

– Voilà, maman, c’est parfait.

Claudia lui a jeté un regard sévère.

– Ça ne te ferait pas de mal si tu te maquillais un peu toi aussi.

– On y va avant la nuit, a rétorqué Anna avec un sourire gêné. Je suis prête.

Comme d'habitude, elles ont descendu l'escalier une marche après l'autre, Anna enlaçant sa mère par-derrière. Claudia s'appuyait sur elle de tout son poids, progressant à tâtons. Elle a longé le trottoir sans aide, bien droite, la tête haute. Elle a vraiment belle allure, a songé Anna, émerveillée par sa vitalité. En bas de la rue, elles ont dépassé un banc occupé par des vieilles dames.

– On va s'asseoir sur celui d'à côté, a dit Claudia en poursuivant son chemin, fière comme Artaban.

Chaque soir, Anna les rencontre au retour du travail. Des visages familiers. Des femmes corpulentes, vêtues de robes informes défraîchies, collées les unes aux autres en un bloc compact. Leurs énormes bras nus pendouillent, tapant sur une cuisse ou croisés sous des seins flasques. Anna marche d'un pas vif, les yeux obstinément baissés sur le trottoir. Elle sent leurs regards lui brûler le dos. À la fin du jour, les mères de famille se retrouvent sur les bancs du square, près des balançoires. Le ciel pâlit à mesure que la nuit tombe. Anna pense à Claudia, recroquevillée dans le noir comme dans une boîte d'allumettes. Chaque matin, elle baisse les stores pour conserver un peu de fraîcheur dans la chambre. Voilà déjà un mois qu'elles ne sont pas sorties se promener ensemble. Anna a pris l'habitude de cueillir quelques fleurs. Du chèvrefeuille, des branches de myrte, des feuilles de laurier... À peine rentrée, elle aère l'appartement et jette le bouquet fané pour le remplacer par un nouveau qu'elle va déposer sur la table de chevet. Claudia s'aperçoit-elle qu'elle a changé les fleurs? Peut-être les contemple-t-elle depuis son lit et y puise-t-elle un peu de réconfort? Peut-elle sentir leur parfum porté par la brise du soir?

Anna finit son thé et retourne auprès de sa mère. Elle lui caresse le dos à travers le drap.

– Maman, je continue la lecture?

Claudia lève la tête.

– Anna, c’est toi ? Qu’est-ce que tu veux ? On va se laver ?

– Il fait nuit, maman, tu as déjà pris ta douche. J’ai pensé que tu aimerais que je te lise quelques pages.

Claudia se retourne lourdement sur le dos et la dévisage.

– *Alors*^{*1}, d’accord.

Le livre est posé sur la table. Anna l’ouvre à la page marquée d’un signet.

– On est au moment où Elsa part retrouver Hans. Tu te rappelles la suite ?

– Oui, ils se sont disputés, elle lui a fait un scandale et puis elle s’est sauvée.

– Bon, je reprends à partir de là.

Anna survole quelques lignes. Les teintes rougeâtres du crépuscule, des forêts de pins, un paysage de montagnes aux cimes enneigées... Elle arrive au bas de la page et se met à lire en veillant à articuler chaque syllabe posément et à adopter le ton adéquat, tel un ruisseau descendant la pente à la fonte des neiges.

Anna lève les yeux.

– Tu comprends l’intrigue, maman ? Pourquoi Elsa a-t-elle subitement pris le train pour aller voir sa sœur ?

– Oui, elle a trouvé les lettres dans une vieille armoire. Il fréquentait une autre femme. Elle a piqué une crise. Quelle idiote !

Anna retient un sourire.

– C’est ça. Elsa fond en larmes dans le train. Les autres voyageurs la dévisagent avec curiosité. Elle ouvre son sac, cherche un mouchoir et tombe sur le paquet de lettres jaunies. Ce contact lui brûle les doigts et des hoquets convulsifs soulèvent sa poitrine oppressée, tandis que des détails traumatisants remontent à sa mémoire.

– Il aimait cette femme avant la guerre, avant même de connaître Elsa. Tu as compris ?

1. Les mots en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte.

Leurs regards se croisent brièvement.

– Oui, Anna, j’ai compris, dit Claudia avec une lassitude teintée de mépris. Anna, *s’il te plaît** ? enjoint-elle, impatiente.

Anna accélère le rythme.

– Alors parvient un télégramme de quatre mots : « Arrive après-demain. Hans ». Mais Elsa est seule dans le chalet isolé au cœur de la montagne. Sa sœur est partie au village voisin. La servante a posé le message sur une étagère avant d’aller vaquer à sa besogne. Un courant d’air et hop, le télégramme s’envole.

Anna jette un bref regard à sa mère. Ses yeux jadis si vifs ont pâli. Ils semblent vitreux, ternes et vides, fixant le plafond sans le voir.

– Tu as saisi ce qui s’est passé, dis ?

– Oui, mais pourquoi tu t’arrêtes constamment ? C’est un test ou quoi ?

– Hans est arrivé, reprend Anna sans se formaliser. Personne ne l’attend, il trouve porte close. Elsa et sa sœur se sont rendues à l’aube à la cabane de chasse, dans la montagne. La servante s’est volatilisée on ne sait où.

Elle s’interrompt pour s’humecter le doigt. Claudia explose sans même lui laisser le temps de tourner la page.

– Tu t’arrêtes encore ?

– Calme-toi, maman, je tourne la page. Dis-moi, ça va ? Tu te sens bien ?

– Non, tu lis trop mal. Qu’est-ce qui te prend de stopper à tout bout de champ ?

– Hans est reparti comme il est venu, poursuit Anna. Personne n’a remarqué sa présence dans ce village du bout du monde. De retour à la gare, il retire son alliance en argent et, dans un geste désespéré, il la lance sur la voie ferrée.

– Pourquoi tu t’arrêtes encore ? glapit Claudia.

Anna sursaute. Elle détourne les yeux de la page qu’elle est en train de lire et surprend le regard lourd de reproches de sa mère. Elle est de plus en plus tendue. Que lui arrive-t-il aujourd’hui ? Anna bute sur les mots et s’embrouille.

– Hans monte dans le train, les voitures s’entrechoquent en grinçant.

Anna court elle aussi, elle se sauve et une larme roule sur la page imprimée.

Claudia pivote sur elle-même et lui tourne le dos.

– Ça suffit, je n’en peux plus.

Anna lâche le livre qui glisse sur le plancher et se referme. Elle effleure le dos de sa mère à travers le peignoir, les yeux fixés sur ses cheveux blancs dont seules les pointes ont conservé leur blondeur d’antan. Le silence retombe.

– Maman ? Tu es fatiguée ?

Pas de réponse. Elle poursuit ses caresses jusqu’à ce que sa main s’arrête d’elle-même, comme douée d’une vie propre, et considère d’un air absent l’étoffe légère presque aussi transparente que la gaze.

– J’y vais, maman. Dors maintenant.

Quelques jours plus tard, Anna appelle une ambulance pour transporter Claudia à l’hôpital. Des infirmières et le médecin de garde l’auscultent, lui administrent des piqûres, la bourrent de médicaments. Dans le calme momentanément revenu, Anna se recroqueville dans un fauteuil, enveloppée dans une couverture donnée par une infirmière. Un hurlement, si terrifiant qu’elle l’entendra encore des jours plus tard, la réveille en sursaut.

– Anna, où es-tu ?

Elle se précipite, va s’asseoir au bord du lit et serre sa mère dans ses bras.

– Ne me laisse pas seule, reste avec moi.

Anna lui caresse la tête en lui murmurant des paroles apaisantes jusqu’à ce qu’elle se rendorme. À quoi rêve-t-elle en ce moment ? se demande-t-elle sans cesser ses caresses. Songe-t-elle à la vieillesse, à ses douleurs, à l’imminence de sa mort, aux choses qui n’existent plus ? Le contact de sa main l’incommode-t-il ou pas ?

Une infirmière russe vêtue d’une ample blouse s’approche

du lit. D'un geste sûr, elle prépare la seringue qu'elle a apportée dans une coupelle. Elle trempe un morceau de coton dans un antiseptique et tapote le bras de Claudia en petits cercles précis. Une sorte de rictus déforme les lèvres de la malade qui s'ouvrent une fraction de seconde. Un cri en jaillit. Les sons résonnent avec un léger décalage. Elle a le regard sauvage, désespéré d'un animal traqué. Puis c'est le néant. Elle ne la reconnaîtra pas, Anna le sait.

– Maman, laisse-toi faire, bredouille-t-elle.

Après un moment d'hésitation, elle tend la main vers la forme étendue sur le lit et frôle le peignoir du bout des doigts. La tête de sa mère est agitée de mouvements saccadés. Elle semble à bout de forces. Son horizon s'obscurcit. Elle continue de secouer la tête avant de s'immobiliser. L'infirmière contemple la seringue d'un air indécis. Quelques secondes plus tard, on entend un murmure, une sorte de gémissement étouffé. Anna se cramponne au montant du lit. L'infirmière avance et se penche au-dessus de l'oreiller. Claudia rabâche dans une langue inconnue les mêmes paroles qui se muent en un geignement. L'infirmière lui éponge le front avec douceur, puis elle lui chuchote quelques mots en russe. Les pleurs cessent. Anna dévisage l'infirmière avec de grands yeux.

– Elle appelle sa mère, lui explique celle-ci en retapant le lit. Elle la supplie de la sortir d'ici. Elle veut rentrer chez elle.

La compassion sincère de cette parfaite inconnue émeut étrangement Anna.

– Je vais chercher quelque chose pour l'aider à dormir, annonce la femme en se dirigeant vers la porte.

Anna reste seule.

– Maman, c'est moi, Anna, murmure-t-elle.

Les traits figés, les yeux levés au plafond, Claudia n'esquisse pas un geste.

L'infirmière reparait et lui administre un sédatif. Claudia s'endort. Anna l'observe depuis le fauteuil qu'elle a rapproché du lit avant de s'assoupir à son tour.

– Anna, ramène-moi à la maison !

Anna se réveille en sursaut. Claudia a les yeux grands ouverts.

– Ne les laisse pas me toucher. Je veux rentrer. Tu as promis de me ramener à la maison.

– Chut, maman, calme-toi. Tu as mal ?

Claudia opine d'un air distrait.

– Je vais te chercher un calmant.

Sa mère agite frénétiquement la tête, le regard fou.

– Non, ne t'en va pas, emmène-moi. Tu as juré de ne pas m'abandonner.

Anna se précipite dans le couloir blanc. Elle glisse en chaussettes sur le sol. Elle hurle en silence. Sa gorge brûle. Elle a l'impression d'être en apnée. Le couloir est désert. L'hôpital est plongé dans la pénombre. Le silence est sinistre.

C'est fini. Le corps en blouse blanche – une petite tache en macule le bas – paraît avoir rétréci sous le drap qui le recouvre. Son odeur flotte encore dans l'air, ou peut-être pas. Anna considère la salissure, puis le corps allongé.

– Tu es morte, s'écrie-t-elle. C'est ce que tu voulais. Tu es morte.

Depuis quand cette tache est-elle là ? Deux infirmiers se matérialisent dans la petite chambre. Ils viennent la chercher. Ils font rouler le lit. Anna promène son regard alentour. La pièce est vide. Déjà qu'il n'y avait pas grand-chose auparavant. Elle doit rendre à l'infirmière la couverture qu'elle lui a prêtée.

Le silence règne à la maison comme dans la rue. Les visiteurs venus lui présenter leurs condoléances sont repartis. Anna entre dans la chambre de Claudia et considère les vestiges du bouquet de fleurs abandonné dans le vase. Les pétales jonchent la table de nuit et une odeur nauséabonde se dégage des tiges pourries, immergées dans l'eau. Elle

les regarde longuement, ne sachant combien de jours se sont écoulés depuis qu'elle les a apportées là. Continuera-t-elle à ramasser quelques fleurs et branchages sur le trajet du retour? Elle aime beaucoup cela. Elle ignore si on l'observe quand elle s'immobilise sur le trottoir et se penche pour détacher une branche ou cueillir une fleur entourée de feuillage vert avant de la porter à ses narines et la respirer en souriant intérieurement. Ce geste furtif l'emplit d'une curieuse satisfaction. Si quelqu'un l'épie, il doit se dire qu'Anna est une singulière créature pour le moins suspecte. Elle s'assoit au bord du lit. Au bout d'un moment, elle se relève et va récupérer les feuilles flétries tombées sur la tablette avant de les lâcher dans l'eau trouble. Le vase à la main, elle se dirige vers la cuisine, jette l'eau dans l'évier et les fleurs aux ordures. Elle sort déposer le sac-poubelle sur le palier – les voisins ne lui en voudront pas, cette fois. Une forte nausée lui tord les boyaux. Elle retourne dans la chambre, s'efforçant de ne plus penser à l'image qui l'obsède depuis quelques jours – la dépouille d'un chien aperçue dans un terrain vague quand elle était petite. Une inspection plus approfondie lui avait révélé que le cadavre éventré grouillait de centaines de vers blancs. Elle va à l'armoire, l'ouvre et examine les vêtements qu'elle contient. Les robes lui frôlent les joues quand elle y enfouit le visage. Elle ne distingue rien dans le noir, mais elle sait que la couette est là, en bas. Elle tend le bras. Le duvet sous la toile lisse et fraîche bruit doucement sous sa main. Elle s'accroupit sur l'édredon, essayant de s'y emmitoufler de la tête aux pieds. Enfant, elle avait l'habitude de s'y réfugier, surtout s'il y avait du monde à la maison. Il y faisait chaud et douillet, comme à présent. Les robes suspendues aux cintres au-dessus de sa tête répandaient le même parfum subtil. Cela lui faisait un bien fou quand elle était petite, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les vers blancs ont troué l'obscurité et elle ressent un poids sur la poitrine. Ses sanglots éclatent entre les parois de l'armoire, comme dans

une caisse de résonance. Elle ne peut plus y entrer entièrement et fermer la porte comme avant. Elle doit replier les genoux sous elle. Le silence s'installe peu à peu. Elle incline la tête et l'appuie contre la cloison. Ses yeux se ferment. Elle respire la même odeur qu'autrefois. Un peu éventée, mais bien réelle, comme emprisonnée depuis tout ce temps. Elle se rappelle le nombre incalculable de fois où elle a ouvert la porte pour y ranger des habits, chercher des draps, des serviettes, fouiller dans le tiroir aux sous-vêtements ou accrocher le peignoir de sa mère, telle une fourmi perdue au milieu d'une multitude de fanfreluches, imperméable à l'odeur oubliée là, cette fragrance qu'elle aimait tant. Elle est si fatiguée. Pourquoi ne pas dormir un peu ?

Un rire a fusé dans l'air, léger comme une bulle de champagne. Des voix, de vieux disques jouant une musique dansante. Anna, à moitié endormie, voudrait que tout le monde s'en aille, que l'agitation cesse et que Claudia vienne la chercher. Même lorsqu'il était trop tard, qu'elle était certaine que, cette fois, on l'avait bel et bien oubliée, le visage rieur de sa mère finissait toujours par surgir, exhalant une odeur de cigarette et de parfum. Anna savait que ce sourire de façade cachait une colère rentrée. Nullement étonnée de la retrouver là, Claudia se tapait les cuisses du plat de la main, son bracelet en or cliquetant à son poignet. « *Ma puce**, il est très tard, qu'est-ce que tu fabriques ici, viens au lit. » La fillette émergeait de l'armoire, attrapait la main de sa mère et la suivait, pieds nus, en culotte et tricot de peau. Elle était trop grande pour que Claudia la porte, trop lourde pour les bras de sa mère dénudés par les bretelles d'une robe en soie claire qui luisait dans la pénombre du couloir et lui effleurait les jambes à chaque pas. Le bras mince ainsi que sa gorge nue brillaient plus encore que l'étoffe soyeuse. Allongée entre les draps glacés de son lit, Anna écoutait les bruits qui filtraient dans la pièce obscure. Quelqu'un avait mis un disque – une voix de femme accompagnée

d'un piano. La musique envahissante avait quelque chose d'agressif, de crispant, telle une fragrance capiteuse, trop sucrée, horripilante. Anna se fourrait la tête sous la couverture. Au moins, elle avait chaud maintenant, se disait-elle pour se consoler. La musique n'en finissait pas. Elle croyait percevoir parfois le rire de sa mère ou d'un invité. Son père n'était déjà probablement plus de ce monde. Il lui manquait, surtout la nuit. Du fond de son lit, elle cherchait des signes de sa présence dans le gouffre sombre de la nuit par la fenêtre. Peut-être était-il en mer?

Il est très tard à son réveil. Elle s'extirpe de l'armoire, le dos douloureux, la gorge en feu. Elle va remplir un verre d'eau au robinet de la cuisine. L'évier déborde des tasses de café et de thé laissées par les visiteurs venus la reconforter. Une assiette pleine de miettes de biscuits traîne sur le plan de travail. « Ouf, c'est fini », soupire-t-elle, soulagée. Elle aperçoit le pilulier de Claudia, posé sur le réfrigérateur. Certains compartiments renferment encore des cachets. Anna les contemple un long moment. Sa mère les avait en horreur. Elle se remet à pleurer sans trop savoir pourquoi, ce qui ne lui procure aucun réconfort. Son regard erre dans la pièce. Que va-t-elle devenir à présent qu'elle est seule? Elle ressent la douleur de l'absence, comme si on l'écorchait vive. Elle y a beaucoup réfléchi du vivant de Claudia : pour elle, c'était fini, la mort lui épargnait la maladie, la vieillesse, des années de souffrances et de vexations. Anna est fourbue. Les soins prodigués à sa mère l'ont vidée. Elle songe au repos qu'elle va pouvoir enfin s'accorder, se figurant à tort être armée après le lot d'épreuves, les deuils successifs qui l'ont frappée. La disparition brutale de sa mère est comme une révélation et elle comprend qu'elle s'est fourvoyée. Elle a beau se répéter comme un mantra que c'est mieux ainsi, que sa mère ne subira plus les tourments et les humiliations, rien ne comblera sa solitude, elle le sait. Claudia n'est plus là. Elle ne

la verra plus, ne l'entendra plus. Elle sait d'expérience que le temps efface tout, que des pans entiers de l'existence s'écroulent, que les souvenirs s'érodent comme rongés par l'acide, tels les trous d'un filet de pêche déchiré ou les mailles d'un tricot mangé aux mites. Elle finira par mourir elle aussi. Elle se concentre sur le poids douloureux qui lui comprime la poitrine. Elle donnerait n'importe quoi pour que Claudia soit encore là, couchée de l'autre côté du mur. Elle entendrait son souffle régulier puis les ronflements, la respiration sifflante, comme toutes les nuits. Au matin, elle lui apporterait son café dans sa tasse préférée, elle l'aiderait à s'asseoir et à avaler le premier cachet de son pilulier, pareil à un œuf minuscule au fond d'un nid. Elle essuie ses joues ruisselantes de larmes quand son regard se pose sur les albums ouverts sur la table.

Frida, la meilleure amie de sa mère, a débarqué au début de la semaine de deuil. Dans un murmure éraillé qu'elle a peine à émettre de sa gorge rongée par le cancer, elle lui a conseillé de sortir les albums photo de ses parents de la bibliothèque où ils sont rangés. Les visiteurs aimeraient sûrement les feuilleter. Anna ignore si c'est la tradition ou l'une des lubies dont la vieille dame est coutumière. Frida a eu raison, comme d'habitude. Les albums, surtout les photographies datant de la jeunesse de Claudia au Caire, ont remporté un vif succès. La grande beauté de l'héroïne du jour n'explique pas tout. Quelque chose d'impalpable sur quoi Anna n'a jamais réussi à mettre le doigt confère à ces portraits, et au monde auquel ils ont été arrachés, un sentiment d'irréalité. Comme s'ils étaient les vestiges d'un lieu imaginaire. Au cours de ces sept jours, Anna a été témoin de l'effet que les clichés produisaient sur les visiteurs. Observer les visages concentrés sur les albums a un peu émoussé son chagrin et l'a aidée à oublier ses sombres pensées. Elle épiait les gestes, un regard surpris, un sourire rêveur, les yeux humides des lointaines connaissances venues lui rendre

visite, de parfaits inconnus, des collègues de travail, auxquels Ettie avait certainement passé le mot, un cousin de sa mère et son épouse qu'elle connaît à peine, Hannah, rencontrée en année de maîtrise à la fac, avec laquelle elle a conservé de vagues relations, Mme Zelotti, la voisine taciturne du dessous à qui sa mère et elle n'adressaient pratiquement jamais la parole, en dehors des problèmes liés à l'immeuble, et Nava, la jeune femme dévote d'en haut – elle s'était arrêtée de nettoyer l'escalier pour lui présenter ses condoléances. Du coup, Ettie l'avait invitée à entrer et à goûter aux *bourekas*. Tout le monde avait l'air fasciné par l'album. Anna raconta pour la énième fois l'histoire de sa famille qui, fuyant les pogroms russes, avait trouvé refuge au Caire où son grand-père avait ouvert une modeste boutique. Elle avait pris petit à petit de l'ampleur pour devenir une florissante affaire de tissus importés d'Europe où se fournissaient la haute société de la ville, les diplomates, les hauts fonctionnaires, les épouses des officiers britanniques, des nababs et des industriels étrangers, sans parler des princes et princesses, la cour royale, bref, tout le gratin. Le petit commerce se métamorphosa en building puis, au fil du temps, en une entreprise prospère, une maison de luxe qui comptait de nombreux départements et des couturiers sur un étage entier. Claudia et Alice, ses filles, jouaient au milieu des machines à coudre et des rouleaux d'étoffe, elles grimpaient sur les genoux des prestigieux clients, s'amusaient à tripoter leurs vêtements. Toutes deux avaient grandi et embelli, surtout Claudia. Elles étaient devenues les coqueluches de la ville et si la famille n'avait pas été forcée de fuir, si leur monde ne s'était pas brutalement écroulé, elles auraient épousé des millionnaires et seraient parties vivre en Amérique, en Europe ou Dieu sait où.

Anna s'installe au milieu du canapé et se replonge dans le gros album aux épaisses planches noir charbon. Sa mère pose sur un grand portrait à la façon des vedettes du septième art de l'époque. La photo a été prise en contre-plongée. On la

voit de face, étendue sur un divan, appuyée sur le coude, le regard lointain. Avec la masse de boucles souples encadrant son visage, sa bouche foncée, parfaitement dessinée, on dirait une idole incroyablement sexy et inaccessible. Sur un autre cliché elle s'affiche auprès d'un homme moustachu, adossé à une berline de luxe. Paolo, comme l'appelait sa mère, était un producteur de cinéma qui commençait à se faire un nom. Il était riche, jouissait d'un certain prestige et fréquentait tout ce qui comptait dans le show-business – des Juifs, des stars, des metteurs en scène. Il avait supplié Claudia d'accepter le premier rôle dans son prochain film. Elle racontait cette anecdote en riant, gênée et fière à la fois. Elle avait refusé, ce n'était pas pour elle. Paolo ne l'implorait pas à cause de son talent artistique, il s'en fichait, mais parce qu'il voulait l'épouser. Il était décidé à remuer ciel et terre, même à se convertir, pour arriver à ses fins. Anna se rappelle avoir entendu sa mère confier une anecdote croustillante à Lisa Lévy, un jour que toutes deux étaient assises là, à cet endroit. Une main devant la bouche pour masquer un sourire, elle avait ajouté qu'il était même prêt à se circoncire. « *Oh mon Dieu** ! il avait du tempérament, cet homme, un vrai héros d'opéra. » Et Claudia et Lisa de pouffer de rire comme deux collégiennes.

Anna est jalouse du désir que Paolo éprouvait pour sa mère. En même temps, elle ne peut se défendre d'une certaine tendresse pour ce bel homme aux cheveux gominés, plaqués en arrière, sanglé dans un costume sombre soulignant son corps athlétique. Son regard noir et pénétrant, figé pour l'éternité, la hante. On le dirait décidé à conquérir le monde par la seule force de sa volonté. Sauf qu'il ne réussit pas à séduire celle qui avait continué à briller de tous ses feux quand tout bascula. La planche suivante contient deux grandes photos prises au *Country Club* où se réunissait la bonne société autour d'événements mondains. Celle de droite représente Claudia, élue Miss « Belles Jambes » de l'année. Vêtue d'une jupe courte et d'un chemisier moulant

de couleur claire, elle porte l'écharpe de la victoire. Elle croise ses longues jambes chaussées d'élégantes sandales à hauts talons. Claudia riait en racontant ce fameux concours de beauté, la tête rejetée en arrière pour dissimuler son embarras. Apparemment, une de ses amies l'avait inscrite à son insu. À Anna qui voulait savoir ce qu'elle avait gagné, elle répondit : « Rien, c'était pour le sport et surtout pour *le bal** qui suivait. Le champagne coulait à flots, on s'empiffrait de caviar de la mer Noire et on dansait comme des enragés. Il y avait bien entendu un *orchestre**, un *big band* authentique. » Ce soir-là, les deux sœurs avaient bu plus que de raison et subi les remontrances paternelles pendant des jours et des jours. « Oh là là ! s'était exclamée Claudia avec de grands gestes. Heureusement que maman s'en est mêlée lorsque papa a senti l'odeur de l'alcool. Sinon, Dieu sait comment ça se serait terminé. » Sur la photo suivante, Claudia arbore son sourire de chatte devant un bol de crème. Elle est très jeune et ne doute pas que l'avenir lui appartient. Elle porte un maillot de bain, une sorte de combinaison en tissu épais près du corps. Elle prend la pose sous un parasol, allongée sur une chaise longue recouverte d'une serviette éponge, le regard perdu à l'horizon. L'appareil s'attarde sur ses jambes de reine. Anna referme l'album, submergée de dégoût envers cette jeunesse dorée, cette splendeur factice et elle-même, qui rumine les souvenirs de sa mère défunte et s'y vautre à l'envi. Elle repousse l'album et respire à fond. L'angoisse lui tord les entrailles. Et si les visiteurs ne s'étaient intéressés aux photos que par politesse ? Ils se sont peut-être forcés à venir dans cette maison qui leur a toujours paru un peu bizarre, voire inhospitalière. Et à présent que sa mère n'est plus, c'est encore plus embarrassant, au point qu'ils ont préféré écouter docilement ses histoires en évitant de croiser son regard, feuilleter avec soin le papier cristal des albums ou tout simplement se taire pour ne pas évoquer la défunte ni rien révéler de leurs pensées, qui bien entendu étaient à des

kilomètres de là. La beauté, la splendeur, la sensualité, voilà ce qui intéresse les gens. Un nouveau spasme lui contracte l'estomac. Elle aimerait se vider l'esprit, se débarrasser de ses terreurs comme on jette un trousseau de clés sur la table, ne plus penser à rien, ni à sa mère, ni à elle-même, ni au passé. Elle a tourné et retourné la question en tous sens. Elle aspire au silence. Si seulement elle pouvait n'entendre que les feuilles frissonner au sommet de l'arbre, la nuit s'infiltrant par la moustiquaire.

Le lendemain, elle décide d'emballer les vêtements de Claudia dans des cartons. Elle sort les peignoirs, les robes à fleurs, les habits qu'elle connaît si bien. Des vêtements qu'elle lui a achetés elle-même pour la plupart. Elle l'aidait à les enfiler, les nettoyait, les repassait. Ils étaient très colorés, y compris les robes de chambre. À l'approche de la vieillesse, sa mère manifestait une surprenante prédilection pour les couleurs un peu tapageuses. Même lorsqu'elle était malade et restait cloîtrée à la maison, elle priait souvent sa fille d'aller lui acheter une nouvelle robe, lui décrivant les coloris avec force gestes et qualificatifs bizarres : *aigue-marine, cobalt, rubis, rose de Damas**. Anna, qui avait du mal à faire coïncider les mots avec la réalité, se rendait généralement dans une boutique poussiéreuse du centre-ville, dont le temps et l'érosion n'avaient pas réussi à attaquer la peinture des murs. En dehors des Rosenblum, les propriétaires, le magasin était toujours désert. Anna feignait d'examiner les vêtements enveloppés dans du papier de soie qui garnissaient les rayons, comme si elle cherchait une idée ou l'inspiration. Mme Rosenblum prenait alors des nouvelles de Claudia, ajoutant de l'air sévère d'un adjudant-chef : «Votre mère est l'une de nos plus fidèles clientes.» C'était le moment que choisissait Anna pour demander avec une apparente désinvolture s'ils avaient quelque chose dans les tons qu'exigeait Claudia. Mme Rosenblum, qui connaissait par cœur les mensurations de sa mère, se mettait à fouiller

sur les étagères avec la mine d'un commissaire-priseur et finissait par dénicher quelque chose d'approchant. Parfois, elle demandait à son époux de grimper sur l'escabeau. Il refusait mordicus qu'Anna y monte à sa place. Il savait exactement la place de chaque chose, d'autant que son épouse lui indiquait ce qu'il devait descendre. Anna se dépêchait de rentrer avec ses emplettes pour les montrer à Claudia. Celle-ci faisait parfois la tête, se plaignant que sa fille lui avait encore acheté des vêtements de grand-mère. Ou alors elle la regardait d'un air fâché, alléguant que ce n'était pas la bonne couleur, que Mme Rosenblum était *bête**, qu'elle était probablement devenue sénile avec l'âge et voyait le monde en noir et blanc. Comment se faisait-il qu'après toutes ces années Anna ne connaissait pas les goûts de sa mère? Comment avait-elle pu lui rapporter ces chiffons et gaspiller de l'argent? C'était inadmissible. En revanche, si Anna et Mme Rosenblum parvenaient à lui plaire, elle sautait de joie comme une petite fille à une fête d'anniversaire. Elle qui avait de plus en plus de mal à bouger se levait du lit et allait se planter devant la glace. Anna était ravie – elle détestait retourner les vêtements. Généralement, elle les fourrait dans son sac et les déposait sur le muret de béton à côté de la station d'autobus. Quel soulagement quand Claudia était satisfaite. Anna la regardait se pavaner avec amusement. Le visage ratatiné qu'éclairait un petit sourire, ses traits, ses lèvres d'ordinaire pincées – sauf pendant son sommeil ou dans les rares moments heureux, tel celui-ci – se décrispaient aussitôt. «Tu aimes tes nouvelles tenues, hein, maman?» s'exclamait-elle en riant. Et pour prolonger l'instant, elle lui répétait les commentaires de Mme Rosenblum concernant le vêtement, l'étoffe, les coloris.

Anna remplit un troisième carton d'habits en pensant aux femmes qui les porteront. Elle a décidé d'en faire don à une association caritative, imaginant les plus nécessiteuses palper avec émerveillement les robes presque neuves aux

teintes chatoyantes. Elle repêche un bout d'étoffe au fond de l'armoire et ne peut s'empêcher de sourire en découvrant un chemisier vert aux manches bouffantes.

Au cours d'une promenade, à l'époque où sa mère pouvait encore marcher, elles ont la mauvaise surprise de trouver un soldat assis sur leur banc attitré. Claudia s'installe résolument à ses côtés et l'observe avec intérêt. Il est plutôt beau garçon, note Anna, avec ses souliers marron bien cirés et son balluchon kaki poussiéreux. Il se lève presque aussitôt et décampe. Les deux femmes le suivent du regard tandis qu'il s'éloigne.

– Tu as vu son béret? lâche soudain Claudia.

– Oui, c'est celui du Nahal.

– Ce vert? C'est quelque chose. C'est exactement ce que je veux. Anna, il me faut *un blouson**, un pull, un foulard, n'importe quoi de cette nuance.

Anna lui explique que c'est à cause de la couleur de leurs bérets qu'on surnomme « cresson » les soldats de cette brigade.

– Tu te vois porter un vert pareil? argumente-t-elle, se figurant sa mère drapée de pied en cap en vert grenouille.

Le tableau est si comique qu'elle éclate de rire.

– Qu'y a-t-il de si drôle? dit Claudia, vexée.

Anna pouffe de plus belle.

– C'est ton rire idiot qui a fait fuir ce charmant jeune homme. Tu es contente, maintenant?

Anna reprend son sérieux et considère avec une certaine gêne la place qu'occupait le soldat, la minute d'avant.

– Je crois plutôt qu'il est parti parce que tu le serrais de trop près, rétorque-t-elle. Tu étais pratiquement perchée sur ses genoux.

Sa mère ne répond pas, les yeux fixés dans la direction où l'inconnu a disparu, comme si les lieux étaient encore imprégnés de son aura. Pourquoi s'énervé? songe Anna. On dit que les vieux retombent en enfance. Sa mère est

l'exception à la règle. Elle a été égoïste et immature toute sa vie.

Deux semaines plus tard, elle était certaine que le soldat et son béret étaient oubliés. Elle se trompait.

– Ce n'est pas gentil, éclate sa mère un soir du fond de son lit. J'ai eu beau insister, tu ne m'as pas acheté le vêtement vert que je t'ai demandé, ajoute-t-elle l'air malheureux, le regard tourné vers la fenêtre.

– Un vêtement vert? De quoi parles-tu, maman? Ah oui, vert cresson, comme le béret du soldat?

Claudia garde le silence.

– Tu te rappelles le sympathique soldat sur le banc? reprend Anna, inquiète des symptômes de confusion que manifeste sa mère de plus en plus souvent.

Claudia se tait, les yeux dans le vague. Apparemment, elle ne se souvient pas ou n'a pas entendu. À croire qu'elle est coupée du monde, enveloppée dans un voile vert opaque.

Elle ne trouvera pas chez *Rosenblum* la nuance qu'elle recherche, se dit Anna. Le lendemain, après le travail, elle se rend en bus au centre-ville où elle découvre avec stupeur que les devantures de la plupart des boutiques de prêt-à-porter exhibent des mannequins habillés de vert. Elle entre dans le premier magasin et demande à voir le chemisier exposé en vitrine.

– C'est très tendance, cette saison, déclare la vendeuse. Essayez-le, c'est exactement votre taille.

Anna voudrait la détromper, lui dire que le corsage n'est pas pour elle et qu'elle désire la plus petite taille. Elle se ravise en songeant aux commentaires de la femme si elle apprenait qu'elle le destine à sa mère. Elle pénètre dans la cabine et, sans même ôter le cintre, elle plaque le chemisier contre son buste et se regarde dans la glace. La couleur vive révèle les pores dilatés de sa peau, les poches sous les yeux, les plis d'amertume autour du nez et de la bouche, le regard délavé, les lèvres blêmes. Dans la lumière blafarde du néon, ce qu'elle évitait de voir pendant des années

s'impose comme une évidence – la femme au regard dur et amer qu'elle est devenue. Elle fait beaucoup plus que ses quarante-cinq ans. Elle se laisse tomber sur le tabouret, la tête entre les mains. Elle transpire, incommodée par la chaleur. La tête lui tourne, elle a l'impression d'étouffer. Elle en pleurerait de rage et de désespoir. Elle fixe ses pieds nus dans les sandales orthopédiques, pratiques et confortables. Elle s'éponge le front, sans détacher les yeux du chemisier étalé sur la moquette grise. Dire qu'elle était jeune il n'y a pas si longtemps, songe-t-elle, révoltée. Elle ramasse le vêtement. La mince étoffe synthétique est rêche, désagréable au toucher. À vingt ans, elle pouvait se permettre de porter ce genre de toilette à la mode. Elle se sentait toute pimpante, sûre d'elle. Or, même à l'époque, quand tout allait pour le mieux – elle était plutôt agréable à regarder avec ses cheveux clairs et ses yeux verts, elle fréquentait un jeune homme bien sous tous les rapports prénommé Dan –, elle avait déjà l'impression qu'elle jouait un rôle, que son imposture serait découverte un jour ou l'autre et qu'elle subirait l'opprobre général.

– Ça va ? s'inquiète la vendeuse.

– Oui, je sors tout de suite, répond Anna en s'essuyant les yeux avant de tirer le rideau. Il fait une de ces chaleurs, là-dedans !

– Il vous va ? insiste l'autre.

– Il me faut deux tailles en dessous.

La vendeuse la considère avec stupéfaction.

– Vous l'avez essayé ?

Anna réprime l'envie de lui jeter le chemisier à la figure et de filer. La femme trotte aussi vite que ses hauts talons d'où débordent ses chevilles épaisses le lui permettent. Elle a sensiblement le même âge qu'Anna, le visage outrageusement fardé, les cheveux teints en rouge, la peau bronzée. Son débardeur laisse apparaître les marques plus claires laissées par les bretelles d'un maillot de bain. Avec l'âge, elle n'a plus rien à perdre et n'en fait visiblement qu'à sa tête.

De retour à la maison, Anna déballe le vêtement de son écrin de papier, elle entre dans la chambre plongée dans la pénombre et le dépose en silence devant Claudia, telle une offrande sacrée. Sa mère soulève les paupières, extrait ses mains de dessous la couverture et tâte le tissu. Trop faible pour se lever et l'essayer, elle prie sa fille de le poser sur sa poitrine. Elle demeure immobile un long moment avant de se rendormir, un sourire désarmant aux lèvres. Anna s'installe à son chevet. Une légère brise rafraîchit l'atmosphère. Elle tend l'oreille. La respiration régulière de sa mère la tranquillise.

Au bout d'une heure environ, elle se lève et ramasse le chemisier avec précaution. Claudia ouvre de grands yeux candides.

– Pourquoi est-il parti? demande-t-elle.

Anna la dévisage, perplexe.

– Je l'aimais bien, il était gentil, dis-lui de revenir.

– Maman...

Anna se tait, la voix brisée par la fatigue et l'émotion.

Claudia ferme les yeux. Anna s'éclipse. Elle balaye le salon d'un regard éperdu. Cette pièce est une vraie fournaise, on peut presque sentir la chaleur suinter des murs. Elle sort sur le balcon. D'habitude, à cette heure-ci, elle est déjà couchée, et lit quelques lignes avant de s'endormir. Elle doit tirer sa mère de là, elle n'a pas le choix. Elle se demande si elle parle à haute voix dans son sommeil. Réve-t-elle éveillée, les yeux ouverts comme une somnambule? C'est bien possible. Comment savoir? Elle a connu des tas d'hommes. Amnon, Dan et d'autres encore, à l'étranger.

Les toilettes des dernières années sont soigneusement pliées dans quatre cartons qu'Anna empile dans le petit couloir, près de l'entrée. Il y en a encore tellement. Elle promène un regard las sur les vestes, les jupes, les belles robes suspendues dans l'armoire. Tout au fond, elle déniche un manteau de fourrure. Elle caresse la texture soyeuse

avant de l'attirer à elle. Et si elle adoptait un chien ou un chat? Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. Curieux, les drôles de pensées qui l'agitent. En fait de manteau, c'est plutôt une courte pelisse à poils très fournis, noir et blanc, évoquant une crinière argentée parsemée de fils sombres. Un cadeau que son père a rapporté à sa mère de l'un de ses voyages. Anna s'en souvient très bien, même si elle était encore petite à l'époque. Claudia ne le sortait plus de la penderie depuis des années – il ne faisait jamais assez froid dans ces latitudes pour le porter.

Pourtant, chaque fois qu'Anna l'apercevait dans l'armoire ou le frôlait en cherchant quelque chose, elle se rappelait le jour où Amnon était rentré à l'improviste. Vers trois ou quatre heures, un après-midi, elle était seule à la maison. Elle devait avoir huit ans ou un peu plus. Très souvent, après avoir déjeuné et fait ses devoirs, quand elle était fatiguée de lire, elle entrait dans la chambre des parents et ouvrait l'armoire. La fourrure était accrochée exactement à cet endroit.

Elle se déshabille, l'endosse et se plante devant la glace. Elle examine sa poitrine qui n'a pas encore poussé, son petit ventre rond qu'elle masse et pétrit jusqu'à former un bourrelet. Elle pivote sur elle-même et s'observe sous toutes les coutures, vêtue uniquement de sa culotte et du manteau. Il est si agréable au toucher. Soudain, elle entend sonner et frapper à la porte. Affolée, elle fourre la pelisse dans l'armoire et enfile en vitesse un pantalon et un T-shirt. Son père se tient sur le seuil, une énorme valise marron à ses pieds. Il s'incline vers elle en souriant et la soulève dans ses bras.

– Anna, mon poussin, tu vas bien? dit-il en glissant un regard dans l'entrée avant de pénétrer à l'intérieur. Maman n'est pas là? Où est-elle? Pourquoi n'est-elle pas à la maison?

Elle hausse les épaules.

– Je ne sais pas. Elle a dit que tu reviendrais la semaine prochaine.

Il la dépose à terre et l'observe d'un œil amusé.

– Le voyage a été écourté. Tu n’es pas contente de me voir?
Elle lui prend la main.

– Bien sûr que si.

Tirant sa valise de l’autre main, il se dirige vers la chambre, la fillette sur ses talons. Il s’avance et, par la porte de la penderie entrouverte, avise le manteau tombé du cintre, pareil à un animal empaillé roulé en boule. Quelque chose le tracasse, elle le sent. Peut-être est-il fâché de voir la coûteuse fourrure abandonnée sur le plancher.

Il éclate d’un rire sonore, le rire d’un très jeune homme, et lui ébouriffe les cheveux.

– Alors, tu as voulu te faire belle, mon chou? Tu as essayé le manteau de maman, hein?

Anna se dépêche de le ramasser. Il le lui prend des mains et le suspend dans l’armoire.

– Il te va bien, dis?

– Il est tombé tout seul, se défend-elle, les joues cra-moisiées. J’étais en train de jouer, je l’ai vu par terre et j’allais le remettre en place au moment où tu es arrivé.

Il s’assoit sur le lit où elle le rejoint d’un bond. Il ne dit rien, perdu dans ses réflexions. Il pose la main sur sa tête. Elle pèse lourd sur le crâne d’Anna. Elle se demande s’il lui a apporté un cadeau.

– Il a coûté une fortune, observe-t-il soudain. Ta mère était folle de bonheur quand je le lui ai offert. Si tu l’avais vue, enchaîne-t-il avec un sourire sans joie. Un jour, quand tu seras grande, je t’achèterai le même à toi aussi.

– Non, je ne veux pas.

– Mais si, tu verras.

Elle secoue faiblement la tête, toujours coincée sous les doigts de son père.

– Non, de toute façon, je ne le porterai pas.

Il replonge dans ses pensées sans l’écouter. Brusquement, il se lève et quitte la pièce. Elle se pend à son bras et lui emboîte le pas. Il s’assoit sur le canapé, l’air absent.

– Petite, toi aussi tu en auras envie un jour, crois-moi.

C'est le rêve de n'importe quelle jeune fille, ajoute-t-il d'une voix lasse, comme pour lui-même.

Anna fait non de la tête. Elle pourrait lui rétorquer qu'il se trompe, mais elle se ravise. Quelque chose dans le regard qu'il fixe sur la porte ou sur la grande valise posée par terre l'en dissuade.

– Papa, tu as soif? Il y a de l'eau fraîche au frigo. Ou alors tu préfères du thé? Maman me laisse allumer le gaz, je sais faire chauffer de l'eau toute seule.

Il ne répond pas. Elle respecte son silence. Il est si beau avec ses grands yeux verts, les mèches qui lui tombent sur le front, sans oublier les fossettes qui se creusent quand il rit. Elle rêve de se réveiller un matin pour se découvrir les mêmes en s'observant dans la glace. Aujourd'hui, il n'y en a pas trace sur les joues mangées par une barbe de plusieurs jours. Il doit sentir son regard, car il se remet à lui caresser les cheveux.

– Tu es seule à la maison? Pourquoi n'es-tu pas en train de jouer dehors avec les autres? Tu n'as pas d'amis dans le quartier?

Elle ne sait quoi répondre. Elle n'aime pas l'aire de jeux – un grand terrain équipé d'un toboggan et d'un bac à sable pour les plus jeunes. À quelques mètres de là gisent des tonneaux rouillés. Deux d'entre eux, lestés de pierres, servent de buts à une bande de gamins qui jouent au football dans un beau vacarme. Non loin, se trouve un casuarina. Une corde attachée à une branche et munie d'une simple planche de bois sert de balançoire aux filles – ses camarades de classe ou de l'école Brenner, l'établissement voisin. Anna les connaît toutes ou presque. Elles se livrent à un jeu différent selon les saisons : aujourd'hui, c'est la marelle, avant, c'était l'élastique, et, encore avant, la corde à sauter, à laquelle elles se sont adonnées un bon moment. Quant à savoir qui décide de la nouvelle activité et de sa durée, mystère. Les enfants habitent les HLM encerclant le terrain de jeux ou les immeubles voisins – des bâtiments de quatre ou cinq étages

qui s'étirent le long des rues, débordent dans le quartier et se répandent dans toute la ville. Au début de l'année scolaire, l'institutrice a fixé au-dessus du tableau une banderole de papier bleu clair portant l'inscription : «Tous les fleuves vont à la mer». Exactement comme les enfants du quartier se ruant vers le terrain de jeux, l'après-midi. Anna ne faisait pas exception, jusqu'à sa dispute avec Sarah, environ une semaine plus tôt. Elles se sont fâchées à cause d'un cadeau-surprise. Sarah a affirmé qu'il était à elle et accusé Anna de l'avoir volé. Un mensonge. Son père le lui avait rapporté de l'étranger. Il était magnifique ! On l'aurait dit tout droit sorti d'un pays de contes et légendes. Sarah est jalouse et envieuse, mais appréciée de ses camarades. Les autres ont d'ailleurs pris son parti et accablé Anna qui, du coup, ne veut plus jouer avec elles. Depuis, elle se rend chaque jour à la bibliothèque du quartier.

Sans trop savoir pourquoi, elle s'abstient de s'en ouvrir à Amnon. Chacun se perd dans ses réflexions. Le silence retombe.

– Alors, où m'as-tu dit que ta mère est allée déjà ? reprend-il au bout d'un moment.

– Je n'ai rien dit parce que je ne sais pas, réplique-t-elle, agacée.

– Ah oui. On verra quand elle rentrera. Elle doit être chez Frida. Tu es une petite râleuse, conclut-il en effleurant du doigt le front buté de sa fille.

Claudia rendait visite à son amie presque chaque jour. Avant de partir, elle lui promettait de préparer le dîner à son retour et de l'aider à ses devoirs. Anna se débrouillait très bien sans aide. Elle aurait bien aimé qu'on lui fasse la lecture, mais Claudia en était incapable, contrairement à son père. Lorsqu'il était à la maison, il lui lisait des récits qui s'étaient sur plusieurs épisodes, un chapitre chaque soir, qu'elle était souvent forcée de terminer elle-même en raison de ses longues absences.

– Heureusement que maman a une bonne amie quand je